

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 2 — Samedi, 17 mai 1884.  
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



*Julius NEE*

MOZART ENFANT.  
Statue Plâtre, par M. E.-L. Barrias.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 17 Mai, 1934.

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Gallus.—Le 1er mai.—Au fil de la plume, par Rémi Tremblay.—Paul Dumas.—J.-N. Bienvenu.—Mozart enfant.—De partout.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Poésie.—Albani à Anvers.—Un conseil.—L'enfant brûlé.—Un chien savant.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Mozart enfant, statue en plâtre de M. E.-L. Barrias.—Le 1er mai.—Gravure du feuilleton.

## ENTRE-NOUS

Les Irlandais sont dans la jubilation, et de l'Équateur au Pôle, de l'Atlantique au Pacifique, le nom d'un fils de la Verte-Erin est dans toutes les bouches : c'est Fitzgerald.

A-t-il réussi à mettre d'accord les propriétaires et les fermiers ? Grâce à son intervention, l'Angleterre a-t-elle accordé à l'Irlande les réformes que celle-ci réclame avec tant d'énergie ? Est-ce un grand orateur, un peintre de génie, un poète inspiré ?

Non. Rien de tout cela.

Au contraire, c'est un être assez nul, médiocre d'entendement et n'ayant pas de position bien définie.

Ce qu'il a fait ? Il a parcouru 610 milles en six jours, marchant, courant et tournant toujours sur la même piste.

C'est idiot, n'est-ce pas ? Eh bien ! l'individu qui a fait cela a gagné \$14,000.

\* \*

Ce singulier type a pourtant trouvé d'autres bipèdes moins intelligents que lui. Ce sont les nombreux spectateurs de cette course sans but et sans utilité qui ont versé dans la caisse du cornac plus de \$35,000.

Une fortune ! une somme suffisante pour nourrir soixante-dix familles pendant une année !

Les faits de ce genre et ils sont nombreux chez nos voisins—m'inspirent toujours, je ne sais quelle pitié mêlée de dégoût, aussi ne puis-je qu'approuver la boutade d'un de mes confrères américains disant à propos de cette lutte pédestre que Fitzgerald a tout simplement prouvé "combien chez lui la brute l'emporte sur l'ange."

\* \*

Le hasard m'a fait découvrir l'autre jour une nouvelle industrie.

C'était rue Notre-Dame. Je flânais, je rencontre un de mes amis, un Français—un Canadien des vieux pays, comme dit Bouthillier—qui m'aborde.

—Tiens, bonjour, venez donc visiter mon hôpital.

—Votre hôpital ! vous êtes donc médecin ?

—Oh ! je le suis depuis longtemps, j'ai exercé ma profession partout, sans diplôme. Je soigne les vins malades.

Je le suivis et constatai qu'en effet il avait un hôpital et des patients.

Sept mille gallons de vins piqués, moisissés, imbuables, lui avaient été confiés, et j'en ai goûté avant et après la cure.

Le résultat est étonnant. D'une boue sans nom, le médecin avait tiré des bordeaux et bourgogne délicieux.

Et voilà comment je sais aujourd'hui qu'on guérit les vins.

Oh ! les chimistes !

\* \*

Un terrible fléau menace de nous visiter cette année. De nombreux cas de diphtérie ont été signalés, et plusieurs malades ont déjà succombé.

J'en parlais dernièrement avec un de mes amis, médecin de talent qui—*rara avis*—étudie, soigne et même guérit, et lui demandais à quelle cause la science attribuait cette maladie.

—Toujours à la même cause, me dit-il, au manque d'hygiène. Les caves d'une partie de la ville ont été inondées il y a quelques mois et n'ont été

ni aérées, ni désinfectées. Aux premiers rayons de soleil, des millions de microbes ont surgi de partout, non seulement des caves, mais des rues et des cours pleines de déchets qui sont entrés en fermentation.

Tout cela était prévu et a été dit mainte et mainte fois aux membres de la commission d'hygiène, mais inutilement, comme toujours.

On récolte aujourd'hui ce qu'on a semé en hiver.

\* \*

Cette réflexion est parfaitement juste et n'est pas plus consolante pour les citoyens que flatteuse pour nos échevins.

La maladie n'a pas encore pris un caractère précisément épidémique, mais tout fait supposer que les cas vont devenir de plus en plus fréquents et qu'ils augmenteront avec les chaleurs.

Ne tenant nullement à quitter cette "vallée de larmes," j'ai suivi les conseils de mon médecin.

J'ai désinfecté la cour de la maison que j'habite, j'ai jeté de l'acide carbolique dans tous les appartements, je me sers tous les jours d'eau sédative, enfin je suis les lois de l'hygiène.

Et maintenant, les microbes n'ont qu'à se bien tenir !

\* \*

Les déchets de villes comme Montréal, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sorel, et autres, employés d'une manière judicieuse peuvent, au lieu d'être des causes de maladies, devenir une source de fortune, un revenu.

Il y a dans les cendres jetées dans la rue tous les matins assez de combustible pour faire ma cher les machines de l'aqueduc.

Les os, chiffons, papiers, métaux, etc., triés et lavés, représentent une valeur sérieuse dont on sait bien tirer parti en Europe.

Sous ce rapport, l'Amérique est en retard ; à Boston et à New-York on commence cependant à s'occuper de cette question, et je connais à Montréal un homme intelligent qui ne demande pas mieux que d'assainir la ville en utilisant les déchets.

Pour arriver à ce résultat, il faudrait toujours le concours des autorités municipales, ce qui veut dire que la chose est impossible.

\* \*

Le télégraphe nous apprend que la conférence des électriciens, qui a eu lieu dernièrement à Paris, a adopté une mesure qui sera accueillie partout avec plaisir.

Il s'agit des unités électriques générales.

Jusqu'à présent, chaque pays avait ses unités spéciales, et il en résultait une confusion qui empêchait tout le monde de se comprendre ; c'était une véritable tour de Babel.

M. Cochery, ministre des postes et télégraphes de France, a dit avec raison, dans son discours de clôture, que les travaux de la conférence resteraient à jamais mémorables dans les annales de la science, et qu'ils auraient pour effet d'en développer les progrès.

Quand donc aurons-nous aussi l'uniformité des poids et mesures ?

\* \*

A propos d'électricité, je me suis souvent demandé pourquoi on ne donnait pas de conférences sur cette partie de la physique qui a fait tant de progrès depuis quelques années.

Il n'est pas rare d'entendre des hommes de talent, ayant fait d'excellentes études et occupé une brillante position, avouer leur complète ignorance scientifique.

Depuis dix ans, on n'entend parler que de piles, bobines, dynamos, accumulateurs, lumière électrique, téléphones, etc., et il n'est plus permis de ne pas connaître au moins les principes de cette science moderne.

Je crois que des conférences, accompagnées d'expériences, auraient un grand succès.

\* \*

L'imbroglie des licences d'hôtels et de restaurants est plus compliqué que jamais.

Les inspecteurs du gouvernement fédéral, en voyant le nombre de licences accordées d'après l'acte d'Ottawa s'élever à cent cinquante, se réjouissaient et comptaient déjà les sommes qui allaient passer par leurs mains pour de là être versées au Trésor.

C'était autant de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur la province de Québec.

Mais ils comptaient seuls, et ils ont été désagrèa-

blement surpris d'apprendre que les commissaires de la province laissaient aux hôteliers le droit de prendre leur licence du gouvernement local.

Plus des trois quarts d'entre eux se sont empressés de profiter de la permission.

\* \*

Un américain vient, dit un journal, de réussir à solidifier le whisky, et désormais on va vendre les spiritueux en tablettes, exactement comme le tabac ou les plantes médicinales séchées.

C'est un canard, nous le savons, mais un canard qui revient assez périodiquement dans les journaux des États-Unis, et qui prouve que bien des rêveurs de millions cherchent à arriver à ce résultat.

Et en supposant qu'on atteigne le but proposé, quels seraient les avantages de cette découverte ?

On ne les voit pas d'une manière bien distincte ; à moins qu'on ne se place au point de vue des amateurs passionnés de l'eau de feu, auquel cas, on est forcé de reconnaître que l'homme pourrait ressembler plus vite à la brute en absorbant quelques grains du solide enivrant.

\* \*

La question de prohibition des boissons spiritueuses est actuellement celle qui prime toutes les autres au point de vue social.

En voyant le nombre de suicides dûs chaque année aux excès alcooliques, on n'ose ajouter foi aux travaux des statisticiens, et quand, sur preuves données, il est impossible d'en douter, on comprend toute la gravité du problème.

Les États-Unis figurent en tête du tableau avec un chiffre de 300,000 personnes qui se sont tuées pendant l'espace de huit ans. Puis viennent l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, la Russie. La France est plus sage sous ce rapport, et on le constate avec plaisir.

Ne pourrait-on pas cependant combattre l'ivrognerie avec d'autres moyens que les mesures prohibitives ?

\* \*

En allant visiter dernièrement les ateliers de M. Chanteloup, j'ai eu l'occasion d'examiner les travaux préparatoires de l'exécution en bronze d'une statue.

C'était précisément l'œuvre de notre célèbre sculpteur, Hébert, la statue de sir George Cartier.

On ne peut se figurer quelle somme de soins et de travail demande une opération de ce genre, mais on pourra s'en faire une idée en songeant que sept mouleurs sont occupés depuis deux mois à préparer le moule qui doit recevoir le métal, et qu'il ne sera pas terminé avant quinze jours.

Détail assez curieux : le modèle en terre pesait près de cinq mille livres, et la statue de bronze n'ira pas à plus du dixième de ce poids.

\* \*

Hébert travaille de plus en plus. Son atelier est trop étroit, et quatre années lui suffiront à peine pour exécuter les commandes qu'il a en ce moment.

La chaire de Notre-Dame est une œuvre colossale à laquelle il travaille depuis longtemps, et qui ne pourra être terminée avant deux ou trois ans.

Il vient de terminer la statuette de Mgr Taché, le buste de sir Hector et le modèle du monument de Brant, qui est envoyée au concours de Brantford.

Je vous parlerai plus longuement de ce dernier ouvrage dans une prochaine causerie.

GALLUS.

## LE 1ER MAI

Les meubles viennent de partir, à la grâce de Dieu. Ils arriveront élopés pour la plupart ; le miroir sera brisé, les fauteuils boiteront, les caisses vont s'ouvrir et laisseront échapper leur contenu dans la boue, etc., etc.

Tout cela arrivera sans doute, mais ce qu'il faut soigner avant tout, c'est l'oiseau, le chat et le chien.

Aussi, voyez-vous quel soin en prend cette jeune fille ? toute son attention est concentrée sur ces familiers de la maison. Elle les rassure et les caresse en marchant.

C'est une scène que nous venons de voir cent fois dans les rues de Montréal.

Oh ! le 1er mai, qui ne vient—heureusement—qu'une fois l'an !

## AU FIL DE LA PLUME

Il paraît qu'il s'agit d'écrire un article. Ecrivons. Ce ne sont pas les sujets qui manquent. Au contraire; c'est précisément leur trop grande abondance qui m'embarrasse. Rochefort, ou un autre, peu importe, a prétendu qu'il y avait en France trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentements. Dans le dernier recensement de notre confédération canadienne, on a oublié, entr'autres choses, de faire le relevé des sujets de cette dernière catégorie, mais on n'a pas besoin de données officielles pour savoir qu'ils existent en nombre respectable. On n'a qu'à ouvrir le premier journal venu pour s'en convaincre. Sujets de mécontentements, sujets de plaintes, sujets de polémiques et sujets de querelles, y sont tour à tour traités avec plus ou moins de succès par des écrivains sujets à caution, ce qui n'empêche pas qu'ils sont peut-être mieux traités que les sujets en chair et en os. Ceux-ci seraient plus nombreux, que le défrichement de nos terres incultes ne s'en porterait pas plus mal, surtout si la plupart d'entre eux s'abstenaient de suivre le mauvais exemple que je leur donne en m'occupant de journalisme lorsque l'agriculture manque de bras.

\* \*

Le journalisme, c'est comme le pont d'Avignon. Tout le monde y passe, ou du moins tout le monde voudrait y passer. C'est si alléchant! Cela vous ouvre de si larges horizons! Cela vous conduit si facilement aux honneurs, qu'après avoir fait vos preuves vous êtes tout étonné de vous trouver en face de la misère et de l'oubli. Vous vous en prenez alors à l'ingratitude des hommes. Accusez-en votre naïveté. Les hommes ne vous devaient rien. Ils sont les mêmes partout. Vos articles ne les ont pas corrigés. Ils vous ont fait beaucoup d'honneur lorsqu'ils ont remarqué en passant que vos écrits n'étaient pas trop mal tournés. Ils ne se sont pas donnés la peine de savoir qui vous étiez. Si vous avez fait quelque chose de bien, ils en ont attribué le mérite à d'autres. Si vous avez fait des sottises, on vous en tiendra compte. Vous n'avez pas à vous plaindre de cette isolement. Prenez en votre parti.

Il appartient maintenant à ceux qui ont encore des illusions d'acheter l'expérience que vous avez si chèrement payée. Demain, ils seront oubliés comme vous, et de nouveaux venus entreront dans la carrière, pour la plus grande gloire de quelque nullité prétentieuse, que les soucis du travail intellectuel n'auront jamais empêché de dormir.

\* \*

Car le véritable journaliste, l'écrivain consciencieux, le profond penseur, l'homme qui possède les qualités requises pour éclairer et diriger l'opinion publique, n'a plus sa place dans le journalisme canadien. Il y passe, mais il n'y séjourne pas. Il y revient parfois entraîné par la nostalgie des déboires et des mécomptes, mais il saisit la première occasion venue pour s'éclipser de nouveau. Comptez ceux qui sont disparus de l'arène depuis vingt ans, et vous m'en direz des nouvelles. A peine reste-t-il sur la brèche quelques vétérans que des circonsances particulières y ont retenus. Par contre de nouvelles recrues affluent journellement. S'il était nécessaire d'avoir des talents, des aptitudes ou des dispositions pour entrer dans le journalisme, ce serait une nouvelle preuve que le talent littéraire abonde chez nous, mais j'ai constaté plus d'une fois que ce sont surtout les jeunes gens les mieux doués, les plus studieux et les plus capables qui éprouvent le plus de difficulté à s'y faire admettre. L'intrigue, le favoritisme, le manque de discernement et l'incompétence bien connue d'un grand nombre de propriétaires de journaux, sont cause que les moins méritants sont presque invariablement préférés. Et l'on s'étonne après cela de voir nos journaux remplis de coq-à-l'âne, de fautes de français, de balourdises et de naïvetés grotesques. On s'étonne que le public les trouve mal faits. Il y a vraiment de quoi!

\* \*

Loin de plaindre ceux que l'exclusivisme des incapables retient en dehors du journalisme, je me réjouis de cette occasion qui leur est offerte de chercher ailleurs un champ plus vaste et moins ingrat pour y exercer leurs talents. Au point de vue de

l'intérêt pécuniaire des écrivains, le journalisme n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Si quelques-uns de ceux qui ont brillé dans notre presse canadienne occupent aujourd'hui des postes honorables, cela n'est pas dû uniquement au fait qu'ils ont été journalistes. Si Cauchon n'eût pas été député, puis ministre, il ne serait jamais devenu lieutenant-gouverneur. On dira peut-être que c'est son journal qui l'a fait élire député, mais s'il est un fait reconnu, c'est que le candidat-journaliste éprouve toujours beaucoup de difficulté à se faire élire.

Règle générale, l'écrivain reste pauvre. Ce n'est pas le salaire ridicule qu'on lui donne qui peut l'enrichir. S'il ne possède ni fortune, ni influence de famille, il lui faut ou abandonner la partie ou se résoudre à consacrer sa vie à étayer des réputations surfaites. Nous avons deux espèces bien distinctes de journalistes: ceux qui pensent et écrivent et ceux qui *pensent* et n'écrivent pas. Ce sont ces derniers qui font le plus de bruit. A eux les honneurs, à eux les profits, à eux la vogue, à eux la popularité. Le véritable écrivain n'est guère payé, et tout le monde le sait. Comment voulez-vous qu'on s'occupe d'un pauvre hère en habit râpé, d'un homme qui n'a ni le goût, ni le désir, ni le temps d'intriguer? Aussi, passe-t-il inaperçu. Trop heureux si, de guerre lasse, il ne finit pas par abdiquer le sentiment de sa propre dignité au point de devenir l'instrument de gens qui ont juste assez d'intelligence pour savoir ce qui leur rapporte de l'argent, et qui emploient le pauvre diable à habiller d'une façon présentable, non pas leurs idées, ils sont incapables d'en avoir, mais les idées que des personnes intéressées leur ont suggérées

\* \*

Jeunes gens tout frais émoulus du collège d'où vous êtes sortis remplis d'illusions, si vous tenez à faire votre marque dans le journalisme, je ne veux pas vous dissuader d'y entrer, mais ne comptez pas sur vos talents d'écrivain. A moins que vous n'ayez un peu de fortune, des influences de famille, beaucoup de souplesse de caractère et pas trop de scrupules, vous n'irez pas loin avec votre bagage littéraire. Faites-vous agent d'annonces ou comptable d'un journal, mettez-vous bien en évidence derrière le comptoir et tâchez de devenir propriétaire d'un journal subventionné. Mais n'écrivez jamais une seule ligne. C'est le plus court moyen de passer pour un littérateur émérite. La postérité ne vous en voudra pas de l'avoir privée des chefs-d'œuvre que vous auriez pu enfanter. Au contraire, lorsque vos contemporains et leurs écrits seront oubliés, nos neveux honoreront votre mémoire tout comme nous honorons la mémoire d'hommes qui sont morts sans jamais écrire une ligne, et qui n'en passent pas moins pour avoir fait la pluie et le beau temps dans le journalisme canadien. J'en connais qui vivent encore et qui, incapables d'écrire un traitre mot, se rengorgent lorsqu'on leur attribue des écrits qu'ils n'ont pas même inspirés. Je pourrais bien vous les nommer, mais je ne veux pas les dépouiller de l'aurole dont ils se parent après l'avoir volée à d'autres.

Je pense que mes arguments sont à peu près aussi concluants que ceux d'un certain individu appelé devant les tribunaux. Le demandeur alléguait qu'un chien noir appartenant à notre homme l'avait mordu et lui avait déchiré cette partie du pantalon qui ne paraît pas lorsqu'on est assis. La réponse du défendeur était celle-ci: D'abord, mon chien n'a pas mordu le demandeur; ensuite mon chien n'est pas noir, et enfin je n'ai pas de chien et je n'en ai jamais eu. J'ai voulu établir que le journalisme n'est pas le dernier mot de la félicité humaine. Je crains d'avoir trop bien réussi, et je termine ici cet article déjà trop long.

RÉMI TREMBLAY.

## PAUL DUMAS

M. Paul Dumas est mort la semaine dernière, à l'âge de 62 ans.

Nos lecteurs ont tous connu cet excellent homme, ce Français si patriote, cet ami sincère qui vivait parmi nous depuis plus de trente ans, et sa perte est vivement ressentie.

M. Dumas, après avoir collaboré à l'impression des *Mémoires de Champlain*, avait été attaché à l'administration de *L'Opinion Publique* depuis les débuts jusqu'à la disparition de ce journal. Il faisait

partie de la rédaction du *Journal du Dimanche* quand la mort l'a surpris.

Pauvre Dumas!

## J.-N. BIENVENU

Deux jours après la mort de son vieil ami Dumas, M. J.-N. Bienvenu, rédacteur en chef de la *Patrie*, succombait à une attaque de diphtérie.

Homme de cœur, de talent et de convictions, M. Bienvenu était l'âme de son journal; sa mémoire prodigieuse, ses études profondes, ses connaissances et sa facilité de plume l'avaient placé au premier rang de nos écrivains sérieux.

Sa franchise et sa probité étaient connues de tout le monde: "Bienvenu n'a jamais menti."

Il n'avait que 35 ans.

## MOZART ENFANT

La ravissante statuette que nous reproduisons sur notre première page figurait au Salon triennal, à Paris, où elle attirait tous les regards. Rien de plus gracieux en effet que cette belle œuvre due à l'habile sculpteur, M. Barrias, dont le talent est si généralement admiré.

Le Mozart qu'il nous montre n'est pas celui que nous avons l'habitude de voir.

Les traits accentués et un peu mèreses ne se dessinent pas encore, et ce jeune visage est empreint d'une grâce toute naïve, très en rapport avec certaines inspirations du grand maître.

L'enfant accorde son violon avant de jouer un de ces concertos qui lui valaient de si brillants succès.

L'attitude est pleine de naturel, et l'on est tenté de prêter l'oreille pour entendre la vibration des cordes pincées par le doigt du jeune maître.

## DE PARTOUT

—L'hon. F. Langelier a été réélu maire de Québec pour deux ans.

—Les Chinois et les Pavillons Noirs, après avoir été battus par les Français, se battent maintenant entre eux.

—Sa Grâce, Mgr l'archevêque Taché, a béni la semaine dernière le nouvel orgue de l'église paroissiale de Sorel.

—Les Etats-Unis fournissent maintenant une grande quantité de vins, et le Canada a déjà fait des essais de culture de la vigne qui ont très bien réussi.

—Les compagnies de chemin de fer ne sont pas plus heureuses en Angleterre qu'au Canada, et un grand nombre d'employés ont été congédiés.

—L'Angleterre, après ses nombreux échecs, abandonne ses projets de résistance à l'invasion du Soudan par El Mahdi.

—La France a conquis tout le Tonkin, et la campagne est terminée. Cette nouvelle colonie est appelée à un grand avenir.

—Le port de Montréal devient de plus en plus animé. Un grand nombre de navires arrivent tous les jours.

—L'Université Laval de Québec vient de créer docteurs en philosophie et en théologie, MM. les abbés Lorenzelli et Satolli, tous deux professeurs au collège de la Propagande.

—Une canadienne, Mme Durand, vient de débiter au théâtre de Covent Garden, à Londres, avec un succès extraordinaire. On la dit presque l'égal à Albani.

—M. le curé Labelle lancera ces jours-ci dans le public son projet de loterie nationale, et des billets au montant de \$200,000 seront émis par le comité.

—Sir Charles Tupper vient de remettre son portefeuille de ministre des chemins de fer et canaux, pour occuper la position de commissaire spécial du Canada à Londres.

—Trois cents montagnards Ecosseis catholiques sont arrivés dernièrement à Montréal, d'où ils se sont dirigés vers le Manitoba. Le plupart d'entre eux ne parlent que gaélique. Ils sont accompagnés par le Rév. P. Mackintosh.



LE 1er MAI.

LES

## AMBITIONS DE FARAUDE

PAR Mlle VÉNAIDE FLEURIOT

## CHAPITRE II

(Suite)

Ah ! certes, les maîtres de la Quenouille auraient bien pu couper leur cuisine en deux, tailler sur la pièce une salle à manger incommode où la table ronde recouverte d'une toile cirée vulgaire aurait pris droit de cité. Ils avaient préféré la cuisine de leurs prédécesseurs, vaste, propre, aérée, et aussi la table solide carrée placée devant la seconde fenêtre du vaste appartement.

Ce fut dans la partie supérieure, qui était le domaine de Faraude, que Clémence s'installa. Deux lampes de cuivre furent placées devant elle, elle les nettoya, les alluma et les porta dans la boutique qu'elles éclairèrent à demi. Cela fait elle revint s'occuper cette fois de l'oie, qui se prélassait sur la table massive placée contre la fenêtre éclairant cette partie de l'appartement.

Faraude prit une poignée de papier, l'alluma au contact de la jolie flamme qui léchait l'écorce des bûches entassées dans la cheminée, et, empoignant l'oie par le cou et par les pattes, l'exposa au-dessus de ce feu tout flammes.

Elle la tournait, la retournait et faisait remarquer à Clémence qu'il fallait uniquement brûler le duvet attaché à la chair, et si délicatement que la chair elle-même n'en reçut aucune atteinte.

La jeune fille regardait, écoutait, questionnait, et finalement se fit expliquer la manière dont Faraude préparait le soir le hachis savoureux qui devait remplir l'oie.

C'est qu'elle aurait bien voulu y mettre la main, la petite Clémence, uniquement pour entendre son père, dont elle était la Benjamine, s'écrier en mangeant le fameux hachis :

—Vous savez que la petite y a mis la main.

Elevée sagement selon sa condition et très heureuse dans son milieu modeste, la jeune fille avait le légitime amour-propre d'être regardée dans la famille comme une ménagère habile, comme une personne très entendue dans les travaux domestiques de tout genre.

—T'aidrai-je ce soir, Faraude ? demanda-t-elle tout à coup. Je sais bien que tu ne veux jamais que personne vienne t'aider pour t'embarasser, dis-tu ; mais moi, tu me laisseras bien griller les marrons ?

Faraude, qui en avait fini avec le flambage de l'oie, tourna vers sa jeune maîtresse son visage rougi par la flamme et répondit gaiement :

—Je n'aime pas à mêler tout le monde à ma cuisine, comme vous savez bien, Clémence. Toutes ces bonnes commères qui vous proposent leurs services ne sont bonnes qu'à faire manquer les plats. Eh bien ! moi je tiens à ce que je prépare soit bon et bien accommodé. Chacun a son amour-propre ; mais tout de même je te laisserai me donner un coup de main.

—Papa dit que tu es la meilleure cuisinière de St-Cornély, reprit Clémence, que cette permission enchantait : mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est pour te flatter qu'il dit cela, car il y a au Cygne-Noir des cuisinières qui ont une meilleure cuisine que la nôtre à préparer.

—Bien sûr qu'ici je ne me fais pas la main tous les jours, dit Faraude en souriant ; mais croyez bien, mademoiselle, qu'aucun des plats fins qui se font au Cygne-Noir ne me ferait peur. Tenez, demain, puisque nous avons du monde, j'ai bien envie de faire un entremets sucré tout à fait nouveau pour manger après l'oie.

Il y aura des enfants, et les enfants ça aime mieux le sucre que la graisse.

—Est-ce dans le livre de cuisine que t'a donné papa que tu as vu ce gâteau, Faraude ?

—Non, Clémence, c'est la cuisinière de notre voisin l'officier, celui qui a tant d'or sur les manches de son habit, qui m'a écrit la recette. Elle écrit très bien, cette fille, et elle lit toutes les écritures. Mais malgré son instruction je ne la fréquente que le moins que je peux, c'est du drôle de monde tout ça, Clémence, c'est du drôle de monde.

Tout en parlant, Faraude avait atteint, rien qu'en se haussant sur la pointe des pieds, un livre cartonné posé sur la tablette de la cheminée.

Elle l'ouvrit à l'envers, prit un papier plié entre les feuillets et l'apporta à Clémence.

Celle-ci le déplia et lut tout haut ce qu'il contenait.

Faraude, très attentive, écoutait de toutes ses oreilles et se livrait à un calcul mystérieux sur ses doigts.

—Et tu sauras faire ce gâteau rien qu'en entendant lire cela ? demanda la jeune fille.

drais pas passer la belle fête de Noël gardant sur mon dos le ballot de mes péchés.

—Ah ! ah ! dit Clémence en riant, tu parles comme papa, et voilà le ballot qu'il est allé porter à la gare sans doute.

—Ça pourrait bien être ; est-ce que nous ne connaissons pas ses finesses ! La veille de toutes les grandes fêtes, il y a toujours à la diligence... non, au chemin de fer, un gros ballot que le maître peut seul remuer.

Eh ! je crois bien. Rien ne nous appartient comme nos péchés, et ils sont quelquefois bien lourds. Je ne parle pas pour ton père, car il n'y a pas un homme plus honnête dans le pays.

—Et il a un si bon caractère, remarqua Clémence.

—Bon, dit Faraude finement, il est gai et de bonne humeur le plus souvent, c'est vrai ! mais il a aussi son grain d'orgueil et d'obstination, et il ne fait pas bon de le heurter, tu le sais bien.

Le bonhomme a encore le bras solide, et je te promets qu'il sait à l'occasion se servir de son aune.

Tu ris parce que toi, tu es sa dernière, et que dame il n'y a pas moyen de parler de toi autrement qu'avec affection ; mais quand le maître Ronan n'aime pas les gens, il sait bien le leur montrer.

Ah ! ça, perds-tu la tête ? Il ne faut pas de nappe ce soir, c'est vigile. Je l'ai mise là pour le réveillon de cette nuit.

Cet avertissement finit leur conversation, et chacune d'elles s'occupa de son travail en silence.

## CHAPITRE III

Lorsque sept heures sonnèrent à l'église voisine, M. Ronan et sa femme pénétrèrent dans la cuisine où leur souper allait être servi, un léger souper maigre qu'ils mangèrent de très bon appétit.

Faraude les servait et en même temps faisait des apparitions dans la boutique, quand la sonnette attachée à la porte d'entrée retentissait, annonçant l'entrée d'un client.

Pendant les repas, c'était une de ses charges d'aller prendre le rôle de marchande, et elle savait peser la laine, débrouiller les échevaux et auner les draps aussi bien que personne.

Le souper fini, le marchand retourna avec sa femme et sa fille dans la boutique ; mais non plus pour la vente qui ne se prolongeait guère dans la soirée. Il s'agissait de placer les épais abat-vent qui ne quitteraient pas les vitres le lendemain, en l'honneur de la grande fête de Noël.

Tandis que M. Ronan s'occupait de ce soin, sa femme et sa fille mettaient intérieurement de l'ordre dans la boutique.

Bientôt on aurait cherché en vain sur les comptoirs un brin de fil ou un morceau de drap.

—Demain, l'Auvergnat qui me fait concurrence n'aura pas le courage de clore ses abat-vent comme cela, dit le marchand en retirant avec force la petite porte après lui, on y verra clair dans sa boutique à lui.

—Le jour de Noël même, vous croyez qu'il vendra, Jean-Louis ?

—Il vendrait le jour du jugement dernier ; c'est un Auvergnat, quoi ! répondit Ronan. On m'a conseillé de faire comme lui, de laisser les fenêtres ouvertes au moins jusqu'à midi, demain ; mais je n'en ferai rien.

—Et vous aurez raison, mon père, dit Clémence. D'abord vous obéissez à la loi de Dieu, et puis on ne vous verrait jamais si, comme l'Auvergnat, vous étiez toujours occupé de votre commerce.

—Il faut bien respirer un peu, je ne voudrais pas vendre comme cela du premier jour de l'année jusqu'au dernier, ajouta Mme Ronan. Le marchand a comme les autres une âme à sauver et une famille à aimer.

—Celui qui ne pense qu'à s'enrichir ne s'occupe guère de ses choses, dit M. Ronan.



Le jeune homme enleva prestement la cuiller. (Voir page 15.)

—Demain vous pourrez me faire encore une lecture, ma petite fille. J'ai bien compris ce qu'il faut acheter, c'est entré ici dans ma tête. Demain, un peu avant vêpres, vous me relirez ce qui a rapport à la cuisson, et vous mangerez quelque chose de délicat, et M. Ronan, qui a toujours le mot pour rire quand il n'est pas buté contre moi à cause de Mathurin, dira tout haut devant la compagnie :

—Faraude, l'empereur n'a pas de meilleur cuisinier que toi.

Il ne dira plus l'empereur cette année, puisqu'il n'y en a plus, mais il dira quelqu'un qui est bien haut en grade, tout ce qu'il y a de plus huppé.

Mais nous restons à jaser, petite... Il faut que je prépare mon souper. Tu serais bien gentille de mettre le couvert, car tu sais que je n'ai pas trouvé mon confesseur en revenant du marché, et que rien ne me sera plus facile que de faire un saut jusqu'à l'église quand mon souper sera en train. Après souper, il n'y aura plus à y penser, puisque nous devons farcir la bête, et dame, moi aussi je ne vou-

—Et quand vous devriez vous enrichir, Ronan, je ne voudrais pas que vous sacrifiiez à l'argent votre salut et votre santé, s'écria Mme Ronan avec toute l'énergie dont elle était capable.

—C'est aussi mon intention. Ce n'est pas moi qui changerai le jour du Seigneur en un jour de marché. Et malgré tout, je peux me vanter que ma signature vaut encore mieux que celle de l'Auvergnat.

—Certainement, Jean-Louis, et maintenant laissons l'Auvergnat tranquille, dit paisiblement Mme Ronan, il ne nous faut point manquer à la charité cette nuit où nous devons tous recevoir le bon Dieu. Nous avons vu cet homme arriver la balle sur le dos, il n'y a pas bien longtemps ; il a fait en dix ans ce que nous avons mis trente ans à faire en travaillant beaucoup ; mais c'est peut-être un bien honnête homme cependant, et ce sont peut-être les temps qui ont changé.

Le vieux Ronan cligna de l'œil malicieusement, et il n'aurait peut-être pas eu la vertu de laisser sans réponse la charitable supposition de sa femme, si Clémence ne s'était écriée :

—J'entends les enfants, allons bien vite, papa, Faraude va commencer le hachis, et, si je veux le faire de mes mains l'année prochaine, il faut que je le voie faire du commencement à la fin.

—Allons, dit M. Ronan, ouvre la porte vitrée, Clémence, et va-t'en avec ta mère pendant que j'éteins les lampes.

Clémence obéit et elle arriva dans la vaste cuisine au moment où une demi-douzaine d'enfants y faisaient irruption.

Une femme en deuil les suivait, c'était la fille aînée de M. Ronan, qui avait été assez mal mariée, et qui se trouvait fort heureuse de trouver à l'occasion ses bons parents pour l'aider à élever sa famille. M. et Mme Ronan invitaient sans cesse la pauvre veuve et ses enfants ; ils étaient toujours les bienvenus à la Quenouille.

—Grand-père, nous venons voir faire le far, dit l'aîné des enfants en se précipitant vers M. Ronan.

—Et nous chauffer à votre bon feu, père, ajouta la jeune femme.

—Tu as raison, Marie, tu as raison. Resteras-tu à réveiller avec nous ?

—Non, mon père, la messe de minuit m'est défendue par ma santé et aussi par ma petite Louise qui ne pourrait veiller toute la nuit. Mais voilà Julie et Madeleine qui ont obtenu de rester si vous le voulez bien.

—Oui, oui, dit la bonne Mme Ronan en se baisant pour embrasser les deux petites filles qui s'étaient précipitées vers elle. Clémence, fais le compte des saucisses et donne à Faraude des tablettes de chocolat en plus. Sois tranquille.

Marie, on ne te renverra pas tes enfants, ils coucheront dans la chambre du pignon ; nous ne te les rendrons que demain, n'est-ce pas ?

—Merci, ma mère, dit la jeune femme qui, tout habituée qu'elle fût à la bonté de Mme Ronan, appréciait celle-ci à sa valeur. Quand je n'ai que les tout petits, je suis bien tranquille et vous me rendez grand service de vous charger des aînées.

—Allons, Clémence, au far ! au far ! cria en ce moment la voix de Faraude. Va me chercher les marrons qui sont dans le tiroir du grand buffet, et apporte-moi en même temps la chair à saucisses qui est là bien au frais dans le pot de grès.

—Au far ! au far ! répéta le marchand en riant, tout le monde y va. Seulement ma femme, je me demande pourquoi vous restez sur vos jambes alors que personne ne vous y oblige. Est-ce à moi à vous rappeler que votre phlébite ne le veut pas. Mettez-vous en face de moi, ma femme, dans ce bon fauteuil de paille. Avez-vous vu la belle bûche que je vous ai apportée ?

Et se laissant tomber dans un des larges fauteuils de paille placés au coin de la cheminée, il appuya le pied sur une superbe bûche de chêne dressée à côté de lui.

—Elle est encore plus grosse que celle de l'année dernière, je crois, dit Mme Ronan, et elle a une bien belle écorce.

—Oui ; je n'ai jamais vu de plus beau bois. Je ne sais pas trop si celle de l'année prochaine vaudra celle-ci. Les vieux chênes s'en vont, madame Ronan, et c'était une des bonnes choses de notre jeunesse. Allez donc demander des bûches de Noël de cette espèce à nos marchands de bois de la rue Verte. Ils vous riront au nez. J'ai fait acheter celle-ci chez le vieux M. des Etangs qui me l'a vendue par amitié,

uniquement par amitié, et qui ne fait abattre ses vieux chênes que quand la sève les quitte.

Ce fut sur ce mode que continua la conversation dans la grande cuisine, bien éclairée, bien chauffée et animée par le babil des enfants, qui redoubla quand Faraude, retroussant ses manches jusqu'au coude, plongea les mains dans le monceau de chair hachée et y mêla les marrons placés au beau milieu de la table.

L'opération devenait intéressante et les enfants ne se lassaient pas de regarder l'oie qui bouffissait à vue d'œil.

Et ils se confiaient à l'oreille qu'il serait joliment agréable de manger de ce far que les mains de Faraude manipulaient avec tant d'adresse.

Ils avaient fait cercle autour de la table de cuisine, et les grands parents regardaient avec complaisance le groupe placé autour de cette table, simplement éclairée par une chandelle de suif perchée dans son haut chandelier de fer.

Un peu avant dix heures, la jeune mère de famille prit congé de ses parents et partit, emmenant ses deux petits garçons dont l'un s'était fait un oreiller de la bûche de Noël.

Toutes les préparations culinaires étaient terminées, l'oie avait disparu dans le buffet et la veillée de Noël commençait.

M. Ronan, après avoir placé solennellement la bûche et bâti tout contre un édifice superbe, s'était mis à lire dans un vieux livre qu'il avait pris sur la tablette de la cheminée, et qui contenait le récit historique de la divine fête de Noël. Mme Ronan, de son côté, avait enroulé son rosaire à son poignet et elle le récitait dévotement, tout en se livrant à de petits sommes involontaires.

Faraude, assise sur une chaise basse, le dos appuyé contre le dressoir, avait tout simplement commencé un bon somme que Clémence eut beaucoup de peine à interrompre, quand M. Ronan se levant, se secouant et consultant le coucou placé entre deux armoires, demanda de l'eau chaude pour sa barbe et déclara qu'il était temps que ceux qui voulaient entendre chanter :

Il est né le divin Enfant,

se réveillent.

Il fallait voir les petites filles se frotter les yeux et Faraude se détirer.

Cinq minutes plus tard, tout le monde vaquait à sa toilette, monsieur et Mme Ronan dans la grande chambre du premier qui était la leur, et Clémence dans le petit cabinet y adossé. Quant aux petites filles qui n'avaient point de toilette à faire, elles demeurèrent auprès du feu, surveillées de loin par Faraude qui occupait, à l'extrémité de la cuisine, un petit appartement des plus commodément placés.

Ce n'étaient pas les Ronan qui auraient logé leur fidèle servante à la cave ou au grenier. Non, depuis que Faraude était à leur service, elle avait toujours occupé cette petite chambre qui n'avait pas de cheminée, mais que la grande chaleur de la cuisine pouvait chauffer en une seconde.

Les cloches de toutes les églises et de toutes les chapelles de Saint-Cornély carillonnaient gaiement quand les Ronan sortirent de leur maison.

La rue du Rouet-d'Or, tout en restant fort obscure, devenait fort animée.

La grande place de la ville avait seule l'honneur de posséder un bec de gaz, et c'étaient encore d'antiques reverbères qui éclairaient la rue du Rouet-d'Or et les rues adjacentes ; mais ils ne s'allumaient que lorsque la lune refusait sa lumière, et la mesure d'huile était calculée de manière à les faire vivre jusqu'aux environs de minuit. La nuit de Noël, l'allumeur n'augmentait pas la dose, de sorte que la famille Ronan n'avait plus guère pour se diriger vers l'église que la lueur d'un lampion mélancolique se balançant sous le vent à la haute potence peinte en noir.

Mais qu'importaient les ténèbres dans un chemin que les pieds connaissaient familièrement. Celui-là se passe d'éclairage, et les rôdeurs de nuit étant absolument inconnus dans la bonne ville de Saint-Cornély, nul danger ne menaçait les braves gens qui allaient entendre la messe de minuit qui se disait à l'église principale de la ville, paroisse du quartier du Rouet-d'Or.

Ce soir-là, la vieille église paraissait d'une beauté resplendissante. Les lumières factices vont aux vieux édifices, les massifs piliers eux-mêmes ruisselants d'humidité étincelaient sous la lueur des lampes.

L'office fut long et magnifique.

Les orgues récemment achetées à l'un des plus célèbres facteurs parisiens, étaient tenues par un grand artiste, enfant de Saint-Cornély. Il aimait à faire résonner l'orgue sous les vieilles voûtes qui abritaient les fonds baptismaux où il avait été régénéré.

Il aimait à faire redire au puissant instrument ces admirables Noëls que le mauvais peuple désapprend tous les jours, mais que dans la partie saine de notre beau pays de France on ne saurait oublier.

Certains refrains étaient répétés en chœur par les fidèles, et cette grande voix faite de milliers de voix, désirant la venue du Sauveur, avait une éloquence qui touchait au sublime.

Dans le bas-côté de la nef, le va-et-vient obligé ne nuisait pas au recueillement général qui était grand. Ceux-là qui venaient voir et non pas entendre la messe de minuit étaient des étrangers, ou bien des jeunes gens qui se donnaient le genre de la prendre pour un spectacle.

Dans tous les cas, le spectacle était si édifiant que beaucoup qui étaient venus là en flâneurs, pour écouter le grand musicien, finissaient par assister à tout l'office, à genoux, dans un coin reculé.

A Saint-Cornély l'impiété avait malheureusement ses adeptes, elle n'avait pas ses fanfarons.

Au moment de l'élévation, le mouvement cessa tout à fait, et tous les fronts s'inclinèrent dans un commun sentiment d'adoration.

Et la voix de l'orgue, douce comme un hautbois champêtre, soupira quelque temps, mêlant le chant des bergers à ce recueillement intime ; puis tout à coup elle se fit puissante, immense, électrisante.

Et tout le chœur chanta : *Gloria in excelsis Deo.*

A la communion, la foule presque entière s'ébranla.

Et pendant que se déroulaient ces longues files paisibles, où le pauvre et le riche, l'obscur et le puissant, le fort et le faible marchaient confondus à la suite de l'Agneau, il semblait vraiment que la paix, cette divine paix, promise aux hommes de bonne volonté planait sur cette portion fidèle du peuple chrétien.

Le retour de la messe de minuit se fit sans désordre. La lune s'était levée et éclairait brillamment les rues. Cela permettait aux gens de se reconnaître, de se saluer, d'échanger quelques paroles ; mais c'était tout.

Les Ronan revinrent au milieu d'un groupe nombreux formé par leurs voisins. Les hommes ouvraient la marche, les femmes suivaient ; puis venaient les serviteurs en groupe compacte.

Arrivée dans la cuisine arrière-boutique, Faraude s'empressa de jeter la moitié d'un fagot dans la grande cheminée. Cela fait, elle découvrit une casserole, posée sur le fourneau, et un doux parfum se répandit dans l'appartement.

—Et les saucisses, n'oublie pas les saucisses, Faraude, dit M. Ronan qui se dépouillait de son épais paletot.

Faraude lui répondit en brandissant une grande poêle à frire qui laissa bientôt échapper des crépitements significatifs.

Clémence et ses nièces avaient mis le couvert, et bientôt toute la famille se mit à réveiller gaiement.

Un instant, la conversation fut très animée et Faraude laissa échapper de son cœur cette exclamation :

—Ah ! Seigneur, qu'il est beau pour un homme de donner la communion à tout un peuple ! Qu'il est beau pour un homme d'être prêtre.

—Bon, te voilà occupée de ton Mathurin, dit M. Ronan avec un bon sourire. Ma pauvre Faraude, jamais ce garçon là ne portera la chasuble d'or, ne va pas te monter la tête à ce sujet.

Faraude ne releva pas cette prédiction ; mais elle murmura :

—Seigneur, que c'est beau un prêtre la nuit de Noël !

#### CHAPITRE IV

Le lendemain, tout les habitants de la Quenouille firent la grasse matinée.

Faraude, qui se levait ordinairement au chant du coq, fut éveillée par le bruit des sabots sur le pavé. C'étaient ceux des gens qui s'en allaient à la messe de l'aurore.

Mme Ronan apparut ensuite dans la cuisine et aida Faraude à préparer le premier déjeuner ; puis Clémence descendit, baillant un peu, mais joyeuse

de voir se lever le beau jour de Noël. Enfin M. Ronan parut le dernier et essuya avec sa bonne humeur habituelle les railleries qui lui prodiguèrent amicalement sa femme, sa fille et sa servante.

—Eh ! dit-il, je ne suis pas si paresseux que cela, je ne suis pas le dernier, car je ne vois pas les petites.

—Les petites dormiront jusqu'à dix heures, répondit sa femme, et j'ai bien défendu de les éveiller.

—Et il est quelle heure ? demanda le marchand en cherchant des yeux le coucou.

—Écoutez, mon père, s'écria gaiement Clémence, voilà le premier son de la grand'messe qui sonne ; il est neuf heures par conséquent.

Tous écoutèrent un instant avec une sorte d'émotion joyeuse la majestueuse sonnerie qui enveloppait d'ondes sonores toute la ville de St-Cornély.

—Notre gros bourdon se dérouille, ma foi, dit le marchand : en voilà un feignant qui ne se remue qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Eh bien ! personne de la maison ne va donc à la grand'messe ?

—J'ai à m'occuper des petites, dit Mme Ronan ; mais je serai libre pour vêpres.

—Mais vous, monsieur, demanda Faraude, n'allez-vous point à la grand'messe, comme c'est votre habitude ?

—Non, ma fille, non, je ne pourrais, je le sens, écouter convenablement le sermon, je me garde aussi pour les vêpres. Dame on prend de l'âge, on s'alourdit.

—Mais moi, mon père, dit Clémence avec une petite moue fâchée, je ne prends pas de l'âge et je ne m'alourdis pas, et je n'aime pas à rester à la maison pendant la grand'messe de Noël.

—Ça viendra, petite, ça viendra, que tu ne seras toujours alerte comme un oiseau sur la branche. Mais tu peux bien aller à grand'messe avec Faraude, si tu veux...

—Monsieur, dit Faraude je serais bien contente d'aller à la grand'messe, qui sera si belle ; mais à cela j'ai deux empêchements.

—Lesquels, Faraude ?

—D'abord ma soupe. Je connais bien madame. Quand elle sera là-haut avec ses petites-filles, elle oubliera le pot-au-feu,

M. Ronan fit un geste protecteur.

—La soupe, dit-il, je m'en charge, ce ne sera pas la première fois que j'aurai veillé sur la mamite. Ma femme est là qui pourrait en témoigner. Aux débuts de notre ménage, la maladie, les enfants et les embarras ne nous ont pas manqué. Je ne suis pas né ici dans cette bonne boutique que j'espère bien laisser à ton futur mari, Clémence. Non, non, le soin d'une soupe ne me fait pas peur, surtout maintenant où il ne s'agit plus de soupes composées d'oignons, de carottes, de choux sans beaucoup de beurre ; mais d'une bonne soupe faite avec du bœuf et dont le fumet donnerait de l'appétit à un malade.

—Tu entends, Faraude, s'écria Clémence, papa se charge de la soupe.

—J'entends bien, mais j'ai dit que j'avais deux empêchements.

—Voyons l'autre, dit M. Ronan en riant.

—Toutes les grandes fêtes Mathurin a congé, dit Faraude en roulant avec embarras le lacet de son tablier sur ses doigts ; bien sûr Mathurin viendra me demander aujourd'hui.

—Eh bien ! s'il vient ce matin, répondit M. Ronan avec une bonne humeur qui ne lui était pas habituelle en parlant de Mathurin, je l'inviterai à dîner et il restera à goûter la soupe que j'aurai soignée.

Le visage de Faraude s'épanouit à cette promesse et elle s'empressa de donner à son maître les instructions nécessaires. Le feu serait arrangé de certaine façon et il n'aurait qu'à ajouter du bois, les derniers légumes seraient tout préparés et il les placerait dans la marmite à onze heures sonnante.

M. Ronan écouta avec attention ces recommandations et répondit qu'il se chargeait de tout, à la seule condition que Faraude lui donnerait avant de partir pour la grand'messe, un bol de cette bonne soupe comme premier déjeuner.

Cela entendu, Faraude et Clémence disparurent pour aller revêtir leur toilette de fête.

Quand elles se représentèrent dans la cuisine, elles n'y trouvèrent que M. Ronan qui s'était établi dans l'embrasure de la fenêtre, et qui avait placé devant lui une petite table en ce moment couverte d'un registre dont le marchand déplaçait attentivement les feuilletés.

En un tour de main Faraude eut taillé dans la grande gâche de fines parcelles de pain qui s'écrasèrent dans un bol à fleurs, et versé dessus deux cuillerées de bouillon fumant mélangé de tranches de carotte.

Le bol fut porté devant M. Ronan, qui s'empressa de fermer son registre.

Il remercia Faraude d'un petit signe de tête, et ouvrant le tiroir de la table qu'il avait placée devant lui, il y prit une cuiller d'argent très usée qu'il planta debout dans la bol.

Puis il déplaça la serviette placée sous sa main et déjeuna paisiblement en homme que rien ne presse ni n'agite.

La soupe mangée, il se leva et alla par acquit de conscience s'élever le lourd couvercle de la marmite placée dans un des angles de la cheminée. Un petit bouillonnement régulier lui apprit que tout allait bien. Il jeta un coup d'œil sur la forteresse savante édiflée par Faraude autour de la précieuse marmite et comprit que tout avait été disposé pour faciliter sa surveillance. La marmite était entourée comme un bastion de cendres chaudes qui montaient jusqu'à sa panse rebondie, et deux énormes tisons incandescents, mais enveloppés aussi de cendres, se croisaient du côté où le bouillonnement se faisait sentir.

—La soupe se fera toute seule, murmura le marchand, et je vais pouvoir finir mon relevé de comptes.

Il retourna près de la petite table, la débarrassa de l'assiette et du bol vide dans lequel plongeait encore la cuiller d'argent et, reprenant sa place, recommença à étudier les pages de son registre.

Mais il se ressentait encore de sa fatigue nocturne ; mais l'atmosphère échauffée par le feu et aussi par les jets de vapeur qui s'échappaient de la marmite, devenait chaude ; mais ce petit bouillonnement se mêlant avec le tictac régulier de la vieille horloge, produisait un effet soporifique ; mais la soupe était peut-être d'une digestion laborieuse...

Quoiqu'il en fut, le bon marchand posa bientôt son registre sur la table, ses lunettes sur son registre et, se recroisant dans le vieux fauteuil, se laissa doucement aller au sommeil qui s'emparait de lui.

Bientôt un ronflement sonore se mêla au bruit du balancier, et M. Ronan n'aperçut pas un visage curieux qui se collait sur la porte vitrée de la boutique.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec précaution, et un maigre jeune homme vêtu d'habits rapés, chaussé de souliers éculés, apparut sur le seuil et avança doucement la tête comme pour s'assurer que le marchand était seul dans la cuisine. Cela fait, il descendit et appela d'abord à voix très basse, puis à voix plus haute :

—Monsieur Ronan ! monsieur Ronan !

Le ronflement régulier et sonore lui apprit que le sommeil du marchand n'était ni feint, ni léger, et ses petits yeux noirs au regard ténébreux se reprirent à examiner l'appartement. Tout à coup ils tombèrent sur le bol vide et sur la cuiller d'argent. Une convoitise ardente se peignit sur son pâle visage.

Il fit un pas en avant, tendit la main vers la cuiller et appela d'une voix troublée :

—Monsieur Ronan !

Le dormeur ne bougea pas.

LE JEUNE HOMME ENLEVA PRESTEMENT LA CULLIER et marcha à reculons vers la porte, qui se ferma derrière lui très doucement.

Par un effet assez inexplicable, il avait à peine disparu que le dormeur sembla s'agiter. Il se mit à balbutier des paroles incohérentes, et à remuer la tête, et finalement il se réveilla tout à coup en sursaut.

—Allons, dit-il, en se frottant les yeux, il n'y a personne, je dormais et les femmes riront bien quand je leur dirai que j'ai rêvé que je voyais voler sous mon nez et à ma barbe la belle oie de Noël.

Il se secoua et regardant la pendule :

—Onze heures moins deux, dit-il, il était temps, il était temps. Si les légumes ne sont pas cuits, malheur à moi.

Il se leva, alla prendre une jarre de terre pleine de légumes superbes, pour la saison, et les fit tomber un à un dans la vaste marmite dont le bouillonnement s'interrompit soudain. Mais le marchand se hâta d'alimenter le feu qui s'alanguissait et quand Mme Ronan descendit avec ses petites-filles, la soupe allait à souhait.

—Comme vous voyez, Madelon, on s'est très bien

passé de vous, dit gaiement M. Ronan, après avoir donné un gros baiser bien retentissant à chacune de ses petites-filles ; mais, si vous m'en croyez, vous préparerez le couvert afin que nous puissions nous mettre à table à midi sonnante.

Mme Ronan ne demandait pas mieux et la chose fut faite en un instant. Les petites filles eurent l'occasion de contempler la belle nappe de toile fine qui aurait l'honneur de recevoir le superbe rôti du souper.

Cette curiosité féminine apaisée, l'aînée des petites offrait d'aller guetter le retour de sa tante Clémence par la porte-extérieure de la boutique, quand celle-ci parut suivie de Faraude.

(La suite au prochain numéro.)

## POÉSIE

Si vous étiez, mignonne aimée,  
L'oiseau qui chante au fond des bois,  
Je voudrais être la ramée  
Qui vibre au son de votre voix ;  
Si vous étiez la fleur vermeille  
Ouvrant son sein au feu de jour,  
Moi je serais la brune abeille  
Buvant le miel de votre amour.

Si vous étiez le cygne agile  
Trempan son aile au lac glacé,  
Je voudrais être l'eau tranquille  
Où mollement vous vous bercez ;  
Si vous étiez la blanche étoile  
Qui veille aux cieux quand tout s'endort,  
Moi je serais la pauvre voile  
Que votre éclat conduit au port.

## ALBANI À ANVERS

Il y a quelques jours, un agent de police visita l'hôtel Saint-Antoine, à Anvers, et demanda mystérieusement s'il n'y avait pas dans la maison un "grand monsieur avec une jolie femme."

Il paraît qu'un grand monsieur et une jolie femme avaient, la veille, changé une fausse banknote de 50 livres sterling, et la police pensait sans doute que n'importe quel grand monsieur avec une jolie femme devaient être arrêtés.

Or, il ne se trouvait dans l'hôtel qu'un grand monsieur, M. Gye, l'habile directeur de Covent-Garden, et une jolie femme : sa femme, Mme Albani.

Donc, à 7 $\frac{1}{2}$  heures un agent fut introduit chez M. Gye et lui ordonna de le suivre immédiatement au bureau de police.

En vain M. Gye protesta, montrant l'affiche du spectacle annonçant pour le soir même Mme Albani, dans *Lucie*, au Théâtre-Royal, et ajouta que madame était en train de s'habiller, et qu'il fallait absolument qu'il l'accompagnât ; en vain le maître d'hôtel répondait de l'honorabilité de M. Gye. Force devait rester à la loi. Heureusement, grâce à une petite ruse et pendant que l'agent parlait avec le propriétaire, M. et Mme Gye s'échappèrent par une porte dérobée, et tous deux en voiture arrivèrent en hâte au théâtre, mais à temps. Inutile d'ajouter que la chose en est restée là, et que M. Gye a reçu les excuses de l'administration.

## UN CONSEIL

Voici un conseil donné par un grand agronome français et qui peut avoir sa portée en Canada comme en France.

Pour que le cultivateur réussisse, il lui faut : restreindre la main d'œuvre en diminuant les espaces labourés, nourrir un nombreux bétail, faire beaucoup de fumier, engraisser fortement les terres et se souvenir du vieux dicton : "Si tu veux des blés, fais des prés."

Entre médecins :

—Eh bien, cher confrère et vos deux malades, ceux qui ont été pris en même temps ?

—Il y en a un qui est mort ce matin... l'autre est guéri.

—Ça n'a pas été long !

—Ah ! dame, mon cher ! avec moi faut pas que ça traîne !...

## L'ENFANT BRULÉ

Pauvre petite ! qu'elle était belle ! Il me semble toujours la voir souriant avec ses yeux blancs et sautillant avec sa blonde chevelure qui se jouait au vent.

Devant la modeste maison de son père, de complices avec plusieurs autres bambins, elle avait allumé un grand feu. Elle avait mis son joli jupon blanc, et ses pieds mignons voltigeaient autour de l'âtre comme des mouches imprudents ou de blancs papillons.

Tout à coup, elle poussa un cri perçant et s'élança au milieu de ses compagnes qui fuient éperdues. Pauvre phalène, ses ailes sont en feu ! Elle court, s'agite, se roule par terre, se relève, appelle sa mère, sa bonne mère.

Déjà les derniers lambeaux de ses vêtements tombent dévorés par le feu, et laissent voir le corps tout meurtri de la pauvre enfant ; on la transporte dans son berceau et on court chercher le médecin.

C'est alors que je suis appelé auprès de cet ange de douleur. Elle ne faisait entendre qu'une plainte légère, et elle tenait ses yeux constamment fermés.

— Quel âge as-tu, ma belle ? lui demandai-je.

— Trois ans, dit-elle de sa voix la plus douce.

— Et quel est ton nom ?

— Zéphérina !

— Zéphérina ? c'est un beau nom.

Et, ouvrant ses beaux yeux bleus, elle sourit doucement.

Quand nous eûmes pansé ses blessures, elle se pencha la tête sur son oreiller en disant :

— Je veux dormir ! Je veux dormir !

Pauvre enfant ! c'était son dernier sommeil. En effet, le lendemain je la revis, et Zéphérina dormait encore. Sommeil terrible, sommeil rempli de souffrances et d'horreur. Car, parfois la pauvre petite se levait tout droit dans son berceau en poussant des cris terribles, puis elle retombait dans les bras de sa mère, qui souffrait pour le moins autant que son enfant. Parfois aussi un sourire effleurait ses lèvres, mais quel sourire, grand Dieu ! Comme il allait droit au cœur de sa mère désolée ! Et moi, qui ai vu couler le sang humain tant de fois sans frémir, j'ai pleuré, j'ai pleuré en voyant souffrir la pauvre petite Zéphérina.

Elle est morte, elle a rendu son âme avec un sourire.

Comme les papillons blancs autour de la flamme, elle pourra désormais voltiger autour des feux du ciel, et elle ne brûlera plus ses ailes, la petite Zéphérina.

ROSEAU.

## UN CHIEN SAVANT

Un savant anglais, M. J. Lubbock, vient d'apprendre à lire à son chien.

Voici comment : il a choisi deux boîtes, l'une vide, l'autre pleine de victuailles propres à tenter la faim la plus canine ; la première était surmontée d'une carte blanche, la seconde aussi, mais sur cette dernière carte on avait calligraphié en belle anglaise le mot *Food* (nourriture). En peu de jours, le chien parvint à distinguer les deux cartes et à connaître la signification du mot écrit sur l'une d'elles.

Encouragé par ce premier succès, M. Lubbock plaça la carte *Food* entre plusieurs autres cartes blanches, et lorsque le chien éprouva le besoin de manger, il eut soin de montrer à son maître la carte du dîner.

On mit ensuite à côté deux boîtes : sur l'une on écrivit *Food*, sur l'autre *Good* (bon) ; dans cette dernière se trouvaient les meilleurs morceaux, et, par cette sage combinaison, le chien parvint à distinguer l'*F* du *G*.

On est convaincu, en Angleterre, qu'en procédant ainsi avec patience et esprit de suite, les chiens apprendront à lire.

## VARIÉTÉS

Un jeune couple se présente dans un bazar :

— Vous vendez des cannes ? demanda l'époux.

— Parfaitement, répond l'employé, adressez-vous là-bas, aux articles de ménage.

Une jeune veuve, très laide, vient consulter, sur des malaises qu'elle éprouve, un médecin ami de sa famille, célibataire et célèbre autant que bourru.

— Ce n'est rien, dit le médecin, il faudrait vous remarier.

— Oh ! docteur, avec vous, tout de suite, si vous voulez ?

Mais le médecin très grave :  
— Pardon ! Le docteur ordonne une médecine, il ne la prend jamais !

8481

# PRIMES

OFFERTES PAR

## "LE MONDE ILLUSTRÉ"

Nos lecteurs remarqueront que chaque exemplaire du MONDE ILLUSTRÉ porte un numéro spécial.

Désireux d'atteindre une grande circulation dès le début de notre publication, qui est le seul journal illustré du Canada, nous offrons en PRIMES à nos lecteurs le montant total de nos annonces, soit \$200 par mois.

La distribution de ces PRIMES sera faite par tirage et dans l'ordre suivant :

Le 1er numéro sortant aura droit à	\$50.00
Le 2e — — — — —	25.00
Le 3e — — — — —	15.00
Le 4e — — — — —	10.00
Le 5e — — — — —	5.00
Le 6e — — — — —	4.00
Le 7e — — — — —	3.00
Le 8e — — — — —	2.00
Les 86 derniers Nos. à \$1 chaque	86.00

En tout 94 primes représentant \$200.00

Le tirage se fera dans une salle publique, le 2me lundi de chaque mois.

Le public choisira parmi les personnes présentes celles qui surveilleront le tirage. Inutile d'ajouter que l'honnêteté la plus stricte y présidera.

Ainsi, nous pouvons assurer que 1,128 abonnés ou acheteurs de notre journal auront l'avantage de gagner chaque année depuis \$1 jusqu'à \$50. Nous prions donc tous nos lecteurs de conserver avec soin chaque numéro jusqu'au tirage. La liste des numéros sortis sera publiée immédiatement après le tirage, et nous donnerons en temps et lieu les détails nécessaires concernant les porteurs de bons numéros.

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires.

BAZILE DAVID,  
MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

## AVIS

Avant un tel matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de GÉO. J. GEBHARDT & Co., nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

Typographie et Lithographie

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
GEBHARDT & BERTHIAUME,  
No 30, rue St-Gabriel, Montréal.

MATHIEU FRERES,  
Marchands de Vins,  
No. 83, RUE SAINT-JACQUES,  
MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIEUX,  
Encanteurs et marchands à commission,  
527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527,  
MONTREAL.

LA COMPAGNIE DE  
PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.  
Papier blanc de toute espèce.

## UNE CHOSE

Que personne ne doit perdre de vue.

C'EST LA

## GRANDE LOTERIE

—DE—

J. B. LABELLE,

QUI DONNE

A TOUTE PERSONNE DES BILLETS

Avec lesquels on gagne de

BEAUX OBJETS

—AUSSI—

N'oubliez pas d'y aller

## PREMIÈRE COMMUNION

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.  
Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40  
Bas en Soie, Blanc, Bon marché.  
Gants en Soie Blanc, Bon marché.  
Bas en Fil Blanc, Bon marché.  
Gants en Fil Blanc, Bon marché.  
Beaux Voiles Braidés, \$1.50 à \$5.00.

Nous avons ouvert nos TWEEDS nouveaux que nous vendons à grande Réduction : 50, 60, 70, 80, 90, \$1. UN CHOIX MAGNIFIQUE.

NOS

ÉTOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIR

ET NOS

Crêpes en Coupons

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME

## "L'ALBUM MUSICAL"

JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE

—O—

Envoyez 26 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & Co.  
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant